DE LA COLLECTION PRIVÉE À LA COLLECTION PUBLIQUE, EDWARD BARRY (1809-1879) OU LA PASSION DE LA COLLECTION

Par Mme Évelyne UGAGLIA*

Cela peut paraître étrange de s'intéresser à un de nos lointains prédécesseurs, membre éminent, dès 1840, de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres mais également de la Société Archéologique du Midi de la France à partir de 1859 dont il était le secrétaire général, depuis1868, lors de son décès inattendu le 19 mars 1879, à même pas 70 ans. Le long éloge funèbre que lui a consacré son contemporain, l'académicien et homme politique, Adolphe-Félix Gatien-Arnoult (Gatien-Arnoult, p. 27-95), nous le présente essentiellement sous l'aspect professoral, mais en fait cet homme d'érudition, qui enseignait l'histoire surtout méridionale antique, était avant tout un passionné d'objets. Un collectionneur quasiment compulsif même si ce terme peut paraître peu élogieux.

En préalable, il est important de préciser combien pour un conservateur du patrimoine en charge d'une collection, l'origine des œuvres qu'il conserve est fondamentale. A fortiori s'agissant d'une collection archéologique issue de découvertes antérieures à 1945 car la documentation les concernant est largement déficiente. Le Musée Saint-Raymond, musée d'Archéologie de Toulouse, conserve une partie importante de la collection Barry et c'est pour documenter ces collections que nous nous sommes

---

* Communication présentée à l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse le 18 février 2021.

intéressées[1] à ce personnage. C'est donc essentiellement le côté collectionneur d'Edward Barry qui va être abordé ici, en insistant plus particulièrement sur les ensembles qui sont entrés dans les collections municipales toulousaines.

Ph. 1. Edward Barry.
Photo, archives de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse

Edward Barry historien, aperçu de sa personnalité

C'est donc grâce aux éloges de Gatien Arnoult et d'Albert Lebègue (Lebègue, p. 404-406), qui rédigea la notice nécrologique pour la Société Archéologique du Midi de la France, que nous pouvons cerner un peu ce

---

[1] Que soit ici remerciée Claudine Jacquet, attachée de conservation au musée Saint-Raymond, qui a repris ce dossier après ma nomination à la tête de l'établissement. Elle a complété les recherches, en particulier concernant le site de Panacelle dans les Hautes-Alpes (Jacquet, Le Brazidec, 2020, p. 50-58, et Jacquet, 2020, p. 74-81). Toute ma reconnaissance va également à Marie-Laure Le Brazidec concernant les recherches sur la collection de numismatique d'Edward Barry pour ses compléments d'informations tout à fait pertinents. Toutes deux avait communiqué sur *Edward Barry un collectionneur passionné et compulsif, à l'origine de plusieurs fonds d'Antiquités des musées d'Occitanie*, lors d'une journée d'étude à l'INHA, en juin 2019 (à paraître).

personnage. Alfred Étienne Edward Barry n'était pas Toulousain mais petit-fils d'un Irlandais qui, au XVIII[e] siècle, pour fuir les persécutions protestantes, s'était expatrié dans le sud de la France, à Vienne. C'est là que naît son père en 1772. Celui-ci, devenu militaire, ne choisit pas ses affectations et c'est donc dans le Nord, à Avesnes, qu'il fait carrière. Il y fonde une famille en épousant la fille d'un général des eaux et forêts Prisse. De ce mariage, naîtront 7 garçons et 6 filles, dont Edward, qui voit le jour le 27 mai 1809.

Enfant brillant, passionné de lecture, il s'intéresse à tout mais affectionne rapidement les beaux livres qu'il commence à collectionner, de même que des objets divers comme les insectes, les papillons, les minéraux mais aussi déjà des médailles et des choses plus originales comme les cartes de géographie et les partitions musicales. Il apprend le violon et sera un excellent violoniste. En 1824, il devient pensionnaire au collège parisien Sainte-Barbe. Après le baccalauréat, il entre à l'Ecole normale où il suit les cours du grand historien Michelet qui le marquera profondément et auquel il n'aura de cesse de ressembler. Il en sort à 23 ans agrégé d'Histoire et docteur en littérature. Sa thèse : *Essai sur les vicissitudes et les transformations du cycle populaire de Robin Hood*, sera publiée dans la foulée.

À l'Ecole normale, il se fait remarquer par son goût prononcé des belles choses. Gatien-Arnoult nous dit que ses camarades l'avaient surnommé le « *grand aristocrate* » car « *On voulait désigner par là non seulement ses manières distinguées, sa tenue élégante, son besoin d'être entouré de belles choses, mais encore et surtout son dédain et presque son aversion et son horreur pour tout ce qui est commun, banal, vulgaire, dans quelque genre que ce soit, dans toute espèce d'art et de style, dans le fond et dans la forme, dans la pensée et dans l'expression* ». Albert Lebègue complète ce trait de caractère en le décrivant comme « *un aimable savant qui avait si peur d'ennuyer les autres* » mais aussi « *avait horreur de s'ennuyer lui-même* ». Il avait dit-il « *son franc parler, tempéré par une exquise politesse et le respect profond des opinions aussi franches que les siennes.* ».

À l'issue de sa formation, il devient professeur d'histoire mais sa première nomination dans un collège lyonnais le déçoit et il envisage de ne pas poursuivre. À la même époque, la chaire d'histoire de la faculté toulousaine est vacante, les enseignants s'y succèdent. Aussi, le pousse-t-on à postuler. En 1833, le ministre Guizot le nomme sur ce poste chargé de cours, en raison de son jeune âge. Il sera nommé professeur en juin 1840 et y fera toute sa carrière. Il n'apprécie d'ailleurs pas du tout d'apprendre par les journaux, comme tous ses collègues, l'arrêté ministériel qui le mettait à la retraite d'office, en 1874, puisqu'il avait atteint soixante-cinq ans alors que Napoléon III avait fixé l'âge de la retraite à soixante ans. Il protestera énergiquement dans la presse locale.

De sa vie privée nous ne savons que peu de chose, si ce n'est qu'en

1842, il rompt avec la tradition familiale puisqu'il n'hésite pas, lui le petit fils de réfugiés irlandais catholiques, à épouser une jeune femme protestante, Mathilde Émilie Teulon, qui entend bien garder sa confession et élever ses futurs enfants selon ce rite. Elle est fille d'Émile Teulon, conseiller puis président de la cour d'Appel de Nîmes, ancien député du Gard. De cette union naîtront trois fils. Elle décède assez jeune et est enterrée à Nîmes où en 1879, le corps de son époux la rejoindra.

Comme enseignant, si Barry se veut l'élève de Michelet, sa passion pour l'histoire ancienne des peuples de l'Antiquité et du Moyen Âge va le faire tout particulièrement s'intéresser à l'histoire du grand sud. C'est à ce titre qu'Ernest Roschach[2] lui propose de participer à la nouvelle édition augmentée et corrigée de *l'Histoire générale du Languedoc*[3] des Bénédictins dom Claude de Vic et dom Joseph Vaissette, éditée par la librairie toulousaine Privat à partir de 1872. Cette passion pour les périodes anciennes se retrouve tout naturellement dans sa riche collection.

En tant que professeur, il trouve que ses étudiants ne sont pas assez cultivés aussi, pour leur venir en aide, va-t-il s'atteler à publier plusieurs manuels synthétiques d'histoire [BNF Edward Barry (1809-1879)]. En fin de carrière, il semblerait, que ses cours soient davantage des causeries dans lesquelles il fait de nombreuses digressions qui perdent un peu plus les étudiants.

Parallèlement, il continue ses propres recherches, plutôt en fonction des opportunités. Par exemple, il s'intéresse beaucoup aux inscriptions latines et suit les découvertes de tel autel votif dans les Pyrénées ou à Narbonne où il se rend quelques semaines même avant sa mort. Les communications qu'il donne dans le cadre des sociétés savantes n'ont pas systématiquement donné lieu à publication. Ce qui est fort regrettable. Certains savants contemporains de son époque ne sont pas toujours d'accord avec ses interprétations et contestent ses talents d'épigraphiste, notamment Otto Hirschfeld, éminent épigraphiste allemand aux nombreuses publications dans le *Corpus inscriptionum latinarum.*

Ceci étant, il ne travaille pas seul mais, au contraire, entretient des relations avec tout un réseau de de personnalités qui vont lui être très bénéfiques. Car son appétit pour l'histoire va de pair avec son attrait pour la collection et il amasse une impressionnante quantité d'objets, d'œuvres d'art et de meubles.

---

[2] Alors directeur des Archives et conservateur du musée de Toulouse, aujourd'hui Musée des Augustins, musée des Beaux-Arts de Toulouse.

[3] *Histoire générale du Languedoc*, 1872-74, in T. 1 et 2, liste détaillée dans Gatien Arnould, p. 27-95.

La passion de la collection

S'il passe auprès de ses confrères pour un archéologue, aujourd'hui nous considérons qu'il s'agit avant tout d'un passionné d'objets anciens. Pour lui, ces artefacts, que d'aucuns pourraient trouver vernaculaires, ces « *monuments dédaignés des savants eux-mêmes* » disait-il, qu'il voulait « *relever d'un oubli dont la science paraissait souffrir à divers titres* » (Gatien-Arnoult, p. 50) devaient servir à l'étude des peuples anciens qui le fascinaient. Membre de plusieurs sociétés savantes, françaises et étrangères, il avait tissé tout un réseau de personnalités érudites, d'antiquaires, d'amateurs comme de chercheurs qui vraisemblablement ont joué un rôle important dans la constitution de ses collections extrêmement riches et variées. Il échangeait non seulement des informations mais des éléments de collections. Depuis sont enfance il s'intéresse à tout et en plus est amoureux des belles choses.

Plusieurs éléments nous permettent de cerner à la fois son éclectisme et la richesse du fonds accumulé. Ses centres d'intérêts étaient très variés si on en croit d'une part le catalogue de la vente réalisée par ses successeurs chez Drouot en 1880 (*Catalogue*, 1880) et d'autre part, la liste des œuvres qu'il disperse de son vivant. La vente parisienne réalisée par ses héritiers et faute d'une acquisition par la Ville de Toulouse comme l'avaient sollicité la Société Archéologique du Midi de la France et l'Académie des Sciences, fait état d'ivoires médiévaux, de bronzes Renaissance et de l'époque moderne, de meubles et sculptures en bois des XIII^e^ au XVIII^e^ siècles, comportant beaucoup de sujets religieux (Ph. 2 et 3). La collection comprenait aussi seize peintures dont l'*Adoration des bergers***,** de Bassano[4], peintre italien du XVI^e^ siècle, une *tête de Martyr décapité* de Zurbaran et un très beau triptyque allemand de 1500, de l'ancienne collection Soulages, dont la description très précise dans le catalogue de la vente devrait permettre de l'identifier. Cette vente a dispersé pas moins de quatre cent dix-sept œuvres, acquises par des collectionneurs privés mais aussi publics comme le musée du Louvre, le musée de Nîmes et le Metropolitan Museum de New York qui abrite désormais des ivoires et une partie de la riche série de meubles médiévaux.

---

[4] Il existe plusieurs tableaux sur ce thème peints par Bassano ou son école, aujourd'hui dispersés dans différents musées dont l'Accademia et le Palais des Doges de Venise, au Bundesmuseen Austria de Vienne et sans doute dans des collections privées comme celui de la collection américaine ALANA, à Newark (New Jersey), présenté au musée Jacquemart-André, à Paris, en 2019.

Ph. 2 Exemple de meubles médiévaux et objets de sa collection
Archives du Musée du Vieux Toulouse Inv. Coll. Barry 161-IX n°2-

Ph. 3 Quelques ivoires de sa collection
Archives du Musée du Vieux Toulouse Inv. Coll. Barry 161-XII n°2-

Dès les années 1860, Barry avait commencé à se dessaisir de quelques objets et en particulier de sa richissime collection de numismatique, toutes périodes confondues. À Nîmes, patrie de son épouse, il vend, en 1863[5], huit cent soixante et une monnaies (deux cent deux grecques, quatre vingt-seize ibères, soixante gauloises et quatre cent quatre vingt-huit impériales romaines) ainsi que quelques médailles pontificales ou de grands personnages et cent cinquante-quatre poids monétaires anciens dont trente provenant de villes du Midi, le tout pour la somme de neuf mille francs. Lors du développement du musée Ingres, en 1864, il vend à Montauban (Berdeaux-Le Brazidec, p. 14-19) pour mille francs, cent soixante-dix deniers impériaux romains provenant vraisemblablement en partie d'un trésor monétaire mis au jour à Nîmes en 1851. Aujourd'hui malheureusement ils sont difficilement identifiables car ils ont été mélangés à l'ensemble du fonds numismatique. Quelques années plus tard et peu de temps avant sa mort, il réussit à vendre à la Ville de Toulouse une grande partie de ses objets archéologiques. Le musée Saint-Raymond conserve dans ses archives la délibération du conseil municipal stipulant cette acquisition assortie de l'inventaire rédigé après la vente par Ernest Roschach.

C'est à partir de ce fonds que l'on peut mieux saisir la personnalité de cet historien collectionneur. Concernant les objets archéologiques en bronze antique, Barry divise ces derniers en deux périodes : romaine et antérieure. Pour lui si les objets ne sont pas romains, grecs ou étrusques, ils sont gaulois. Ce professeur de faculté semble ignorer, ou du moins ne les prend pas à son compte, les recherches et les regroupements chronologiques de l'histoire de l'humanité mis au point par son contemporain danois : Christian J. Thomsen (1788-1865), du musée Royal de Copenhague. Dès 1820, Thomsen détermine les trois grandes périodes de l'humanité avant l'invention de l'écriture : l'âge de la Pierre, l'âge du Bronze et l'âge du Fer. Même si le premier a été, depuis, subdivisé en Préhistoire et Néolithique, ces périodes restent les trois grandes répartitions de base. Barry l'ignore et va cumuler les objets davantage en fonction de ce qu'ils sont ou de leurs caractéristiques que de la période à laquelle ils se rattachent réellement.

Un brouillon de l'inventaire manuscrit du premier lot vendu à la Ville en 1874[6] est particulièrement éloquent sur ce point puisque les objets y sont regroupés par catégories suivies souvent du nombre de pièces dans la série. Ainsi les mille seize objets sont répartis en : armes antiques, coins en bronze (entendons haches de l'âge du Bronze), anses de vases, ustensiles, clés,

---

[5] Nous devons cette information à la générosité de Marie-Laure Le Brazidec, numismate, qui a étudié ces collections et à laquelle va toute notre reconnaissance.

[6] Retrouvé il y a une dizaine d'années aux Archives Municipales de Toulouse par le chercheur Marc Comelongue.

lampes et candélabres, vases en bronzes, clochettes, torques et baudriers, colliers et ceintures, fibules, bracelets, pièces d'appliques, aiguilles, bagues, miroirs. Mais cette liste comprenait aussi trente-quatre pièces de verrerie, vingt-et-une céramiques étrusques et romaines ainsi que neuf figurines de terre cuite. Les vases étrusques et les figurines en terre cuite ont pu être acquis directement en Italie, en 1861, lorsque la Ville de Toulouse l'avait mandaté à Civitavecchia, dans la province de Rome, pour acheter des œuvres étrusques, grecques ou italiotes de la collection de Lucien Bonaparte. Toutefois, il s'agit d'un brouillon rédigé par Roschach et non par Barry dont l'écriture était particulièrement difficile à déchiffrer.

La collection Barry passait pour exceptionnelle, « *unique dans son genre* » selon les termes employés par le rapporteur Théophile Huc, lorsqu'il défend le projet d'acquisition devant le conseil municipal, le 24 janvier 1874. La délibération rapporte qu'il a insisté en disant « *...qu'il serait impossible d'en trouver ailleurs d'équivalente non seulement dans les collections particulières de même que dans les musées les plus riches, de sorte que si la ville néglige l'occasion qui lui est offerte, il est certain que cette occasion ne se présentera plus* ». Et il avait tout à fait raison ! Roschach, renchérit sur la qualité de la collection en précisant que Barry « *... ne voulut admettre dans son musée rien de banal ou d'insignifiant.* ».

Edward Barry est conscient de l'importance et de la valeur de ses oeuvres patiemment acquises, il en demande quarante et un mille francs, qu'il rabaisse généreusement à quarante mille francs et accepte même que la somme soit payée en deux annuités. Bien que votée lors du Conseil municipal du 21 janvier 1874, l'acquisition est annulée par le préfet Charles Nicolas Welche sous prétexte que le budget de la ville est insuffisant. Mais l'instabilité politique du moment va provoquer une issue favorable, préfet et municipalité disparaissent au profit d'un nouveau conseil municipal dirigé par le nouveau maire François Gustave Vicomte Toussaint. L'achat est voté au cours de la séance du 20 décembre 1874. Les objets entrent au musée au début de l'année suivante.

Trois ans plus tard, en 1877[7], la Ville accepte de lui acheter un autre lot tout aussi remarquable de cent vingt-six figurines de bronze. Il s'agit de représentations de divinités, de Héros ou de simples personnages mais aussi une belle série de représentations animalières, le tout pour vingt-quatre mille francs. Roschach avait également vanté la qualité des œuvres, par exemple, en parlant de l'Ephèbe de Villefranche, un des plus beaux bronzes de la collection, qu'il identifie par erreur comme un Mercure, il précise : « *... une pièce de premier ordre. On aurait quelque peine à en trouver l'équivalent*

---

[7] Délibération du Conseil Municipal en date du 2 février 1877, conservée à la documentation du Musée Saint-Raymond, .dans le cahier d'inventaire manuscrit établi par Roschach.

dans la collection de figurines du Louvre. » Barry les a certainement acquises chez des collectionneurs, des marchands ou des personnes qui les avaient découvertes mais lorsqu'il transmet le nom du lieu d'une acquisition, il ne précise que très rarement si cela correspond au lieu de la découverte ou pas et encore moins les circonstances de sa mise au jour. Ainsi, d'où provient exactement l'éphèbe dit de Villefranche ? Découverte locale ou non ? Pour le conservateur actuel de musée, c'est une question fondamentale. D'autant plus avec une œuvre d'une telle qualité car outre la provenance exacte du lieu de découverte, se pose la question de celui de sa fabrication et donc de pouvoir déterminer s'il s'agit d'une production autochtone ou d'une œuvre d'importation.

Dans le brouillon manuscrit de l'inventaire de 1874, si cinq cents objets portent entre parenthèses un nom de lieu de provenance, cela n'en reste pas moins assez vague. Le contexte archéologique de découverte n'est pas davantage indiqué. Aujourd'hui, le paysan enfermé dans la cabine de son tracteur ne voit pas ce qui se passe derrière sa charrue qui ouvre pourtant bien plus profondément la terre de ses sillons. Pendant des années, nombre d'inventeurs étaient de simples paysans qui derrière leur charrue mettaient au jour un objet qu'ils s'empressaient de ramasser et de porter au curé, au maire, à l'instituteur ou encore à l'érudit local, voire au premier collectionneur connu. Les collections passaient ensuite de main en main. Barry l'a parfois noté et on retrouve les noms de certains précédents propriétaires comme celui de collectionneurs réputés, tel le baron Dupré, Lefèvre, Pourtalès, Pujol ou encore Jules Soulages, dont Barry déplorait que la Ville de Toulouse n'ait pas su acquérir cette importante collection au moment de sa dispersion et de laquelle il avait acheté entre autres ce superbe *Signum Pantheum,* objet votif qui, autour de la massue d'Hercule, rassemble les attributs des divinités du panthéon gréco-latin. Certaines figurines de la liste de 1877 proviennent de chez Rollin et Feuardent, célèbre marchand parisien. Mais le nom du précédent propriétaire lorsqu'il est mentionné n'est jamais suivi de l'origine de l'objet, comme si seul celui du collectionneur suffisait à authentifier la valeur du précieux témoin du passé. Tout collectionneur agissait de même mais Barry étant professeur d'histoire antique, épigraphiste et archéologue, on attendrait autre chose de son intérêt pour la collection.

Il a rarement publié ses aquisitions, cependant il est un petit livre tout à fait précieux pour comprendre son fonctionnement, c'est le fascicule sur ses lampes à huile en bronze (Barry, 1861). Dans ses descriptions, il précise où il les a acquises, de quelle manière et parfois où elles ont été trouvées. Autant dire un livre précieux pour le conservateur en charge aujourd'hui de cet ensemble. À sa lecture, on y devine une personnalité plutôt affable, voire séductrice, qui inspirait sympathie et confiance car bien souvent on lui offre l'objet qu'il repère chez telle ou telle personne : ainsi écrit-il devoir à « *la bienveillance de Monsieur Mercadier, bibliothécaire de*

Foix, » (Barry p. 20, note 3) le don de la lampe découverte à Saint-Jean de Verges, en Ariège. De même un certain Monsieur Tardieu, conducteur des ponts-et-chaussée, « *accepte de lui vendre une belle lampe »* découverte à Condom (Gers) dans le lit de la Baïse. À propos d'une autre, originale, en forme d'oiseau, il précise qu'elle a été mise au jour « *dans le département actuel du Gers, près du village de Pébergé-La-Gardère, arrondissement de Valence, sur le domaine de la famille Pérès, qui a bien voulu s'en dessaisir en notre faveur* » (Barry, p. 38, note 2). Il suffirait alors de faire une recherche cadastrale pour cerner plus ou moins l'étendue des terrains où l'objet a pu être mis au jour. Ces informations sont d'autant plus précieuses qu'elles ne transparaissent pas dans l'inventaire du musée où le transcripteur s'est contenté de mettre entre parenthèses « *Gers* ». Toujours dans cette publication, il dit plus loin qu'il doit d'autres lampes « *à l'amitié toujours vigilante de M. Bessières, d'Agen* ». Il a donc en quelque sorte des rabatteurs qui lui signalent les objets désirés et fait tout pour les acquérir soit gratuitement soit en les achetant.

C'est ainsi qu'à partir des années 1850-52 il va débuter une collection de stathmétique selon le mot qu'il emploie lui-même, c'est à dire de poids de ville du Midi de la France, médiévaux, Renaissance et jusqu'à 1789, généralement timbrés du sceau ou des armoiries de la cité en question. Un jour, il aperçoit un poids chez quelqu'un, attiré par l'objet, il réussit à se le faire donner et ainsi commence une collection. Si elle n'a pas été publiée, elle a été dessinée. Ce recueil est aujourd'hui conservé au Conservatoire numérique des Arts et Métiers8. Au décès de Barry, notre Académie avait sollicité la Ville pour qu'elle acquière cette précieuse série. Elle est aujourd'hui conservée au Musée des Arts Précieux Paul-Dupuy de Toulouse.

Voici ce que dit Gatien-Arnoult sur la passion de Barry : « *Mais combien j'ai été moi-même témoin oculaire de toutes les peines que ce cher collègue se donnait dans les départements que nous traversions en allant tenir nos assises annuelles du baccalauréat ès-lettres! Il n'était point de porte indiquée où il n'allât frapper et demander des indications, nouvelles; point de conjectures qu'il ne vérifiât : aucune difficulté ne l'arrêtait, aucun mécompte ne le décourageait. Mais aussi comme il était joyeux et heureux, quand il revenait de la plus longue chasse, apportant quelque pièce dans sa gibecière ! Bien des personnes lui prêtaient leurs services et lui apportaient leurs offrandes gratis, pour lui faire plaisir et aider au progrès de la science. D'autres se faisaient payer cher et ne cédaient leur cuivre et leur bronze que contre de l'or : quelques-uns aussi, et souvent en assez grand nombre, flattaient son goût par intérêt, et pour se rendre favorable l'examinateur qui devait les juger. Un beau poids ne devait-il pas être un gâteau présenté à*

---

8 Conservatoire numérique des Art et métiers, http://cnum.cnam.fr/redir?MET1572RES ; dessins de A. de Bourdès.

Cerbère ? » (Gatien-Arnoult, 1879, p. 49, note 1). Même s'il dit que les objets qu'il accumule doivent servir à comprendre les peuples qui les ont créés, il les amasse avant tout pour son plaisir de posséder de belles choses. Un exemple est tout à fait significatif : lorsqu'on découvre à Cimiez, près de Nice, une sépulture contenant douze larges anneaux carénés richement gravés, il en acquiert uniquement sept et un très beau bracelet caréné gravé de stries longitudinales. Alors qu'il s'agit d'anneaux de cheville, voire de jambe, parfaitement superposables mais d'une manière unique et précise, preuve qu'ils avaient été fabriqués dans le but d'orner les jambes d'une très jeune fille d'une classe dirigeante. À sa décharge, c'est uniquement parce qu'il arrive un peu tard sur la vente et que les autres anneaux ont eu d'autres acquéreurs. Mais à aucun moment il ne s'interroge sur le type de sépulture. Dans un courrier[9] qui relate cette acquisition, il spécifie « *...dans un tombeau dont je ne sais ni la forme ni l'époque. Je ne crois pas pourtant qu'il soit de beaucoup antérieur à l'époque romaine. »* et il ne connaît pas exactement le contenu de la tombe. Il s'agissait en réalité d'une découverte tout à fait exceptionnelle d'un tombeau de l'âge du Bronze final (1350-800 av. notre ère) dont les bijoux sont caractéristiques et d'une qualité remarquable.

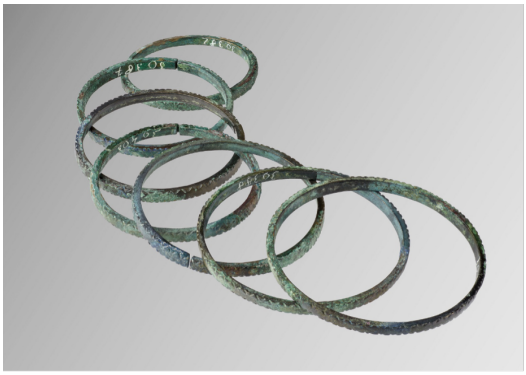
Il est un autre exemple totalement révélateur de la manière de fonctionner d'Edward Barry. Parmi les objets acquis en 1874 par le musée toulousain, cent soixante-six proviennent d'un site précis des Hautes-Alpes, dans le canton de Guillestre, entre les villages de Peyre Haute et Peyre Basse, en bordure du massif du Queyras. Par chance, le chanoine Paul Guillaume (1842-1914), archiviste du département des Hautes-Alpes, fondateur de la Société d'Études et rédacteur de la revue *Annales des Alpes*, a laissé un témoignage précieux de cette acquisition dans un opuscule publié à Gap en 1878 (Guillaume, 1878). L'histoire commence un beau jour de mai 1849 par une découverte faite par une jeune bergère de la famille Pascal, du village de Peyre-Basse, qui garde ses troupeaux dans une prairie des coteaux de Panacelle. C'est le moment de la fonte des neiges et en contrebas du pré, elle trouve des bracelets brillants comme de l'or ! Le soir elle les montre à son père qui dès le lendemain va donner quelques coups de pioche dans le secteur et met au jour, selon ses dires rapportés par Guillaume, « *de quatre à cinq livres d'objets divers en bronze : de nombreux anneaux, grands et petits, des boutons pointus et gros comme des écus de cinq francs, de petites chaînes et des glands semblables à des cerises, des boucles, des agrafes, des épingles, etc.; le tout pêle-mêle au milieu de beaucoup d'ossements humains : des têtes de mort, des bras, des jambes et une infinité d'autres ossements plus petits.* » (Guillaume, p. 15) (ph. 4 et 5). Puis il en fait parvenir une partie au sous-préfet d'Embrun, dont on ignore ce qu'ils sont

[9] Archives du musée Saint-Raymond, actuel propriétaire des bijoux.

devenus, et un autre lot au maire de Guillestre, Benoît Berthelot (1792-1883). Ce dernier en cède une partie au préfet du département : Félix Girard-Teulon, qui n'est autre que le beau-frère de Barry !

Bien entendu, notre collectionneur accueille la nouvelle et les objets avec joie et va se rendre sur place et chez les Pascal. Le préfet prévient Berthelot de son arrivée par courrier et lui demande « *Je vous prie d'accueillir M. Barry avec votre obligeance habituelle et de le guider dans ses recherches qui porteront, je pense, vers les points mêmes où ont été trouvés les fragments antiques qu'il a entre les mains aujourd'hui. Je vous serais très reconnaissant de vouloir bien vous informer à l'avance s'il n'existerait pas dans ce pays quelque habitant qui eût des médailles ou d'autres objets d'origine antique et de le mettre en communication avec M. Barry* » (Guillaume, p. 17). En ces termes il ne fait certainement que retranscrire une demande de son beau-frère.

On comprend tout de suite que « l'archéologue le plus consommé de notre temps », selon les termes de Guillaume, s'intéresse exclusivement aux objets. Ce que confirme sa visite chez le paysan. Puisque même s'il se déplace sur le site, ce n'est pour lui qu'une promenade des plus agréables ; le contexte de la découverte n'est pas du tout dans ses préoccupations. Il n'en rapporte semble-t-il aucune note et dans ses courriers successifs à Berthelot il n'est jamais fait mention de la découverte d'un site archéologique majeur. Seul le produit de ces fouilles clandestines l'intéresse.



Ph. 4 et 5 Bijoux en bronze provenant des fouilles de Panacelle à Peyre Haute, Guillestre (Hautes-Alpes) Début du deuxième âge du Fer : V^e^-I^er^ siècle avant notre ère . Anc. Coll. Barry
Ph. Nicolas Rouzeau, Musée Saint-Raymond, Toulouse.

Chez Pascal, il se fait donner tous les objets contre quinze francs en dédommagement. Ce qui équivaut à l'époque à environ dix jours et demi de salaire d'un ouvrier agricole. Il donne de plus un franc à chaque membre de sa nombreuse famille. Mais en contre partie, il demande que l'on continue à

ramasser tous les objets possibles et à les lui envoyer. En récompense, dans un courrier adressé à Berthelot, il joint dix francs pour Pascal et précise qu'il le fera de temps en temps si ce dernier continue « *à l'occasion, ses recherches sur le coteau éboulé de Panacelle et de me réserver, SANS EXCEPTION, tout ce qu'il en recueillera... Dites-lui, pour stimuler son zèle, que s'il me trouvait quelque objet plus important et plus curieux, comme la ceinture formée de chaînes en bronze ou le collier de glands qu'il avait remis au sous-préfet d'Embrun, je lui promets, pour ce seul objet, 10 fr. en sus de ce que je veux continuer à lui envoyer.* ». (Guillaume, p. 20). Car ce qui lui importe c'est d'avoir tout. Et cela fonctionne comme l'atteste Guillaume : « *Vers le premier de l'an, [me] disait Pascal, j'ai presque toujours reçu de ce Monsieur, et par l'entremise de M. Berthelot, la somme de 10 et 15 fr. et moi, je lui ai envoyé, assez souvent, des anneaux et d'autres vieilleries que je trouvais à Panacelle, surtout après la fonte des neiges* ». Barry reconnaît que sa passion est sa faiblesse. Il promet de publier ces objets mais espère encore en avoir davantage et dans cette attente n'écrit rien. Parallèlement, il n'interroge jamais Pascal sur la manière dont il découvre les objets, sur leur agencement éventuel. Cela ne l'intéresse pas. Pourtant, d'après les propos recueillis par le chanoine, Pascal faisait des observations et il décrit une véritable nécropole de tombes orientées, en caisson de grosses pierres contenant un squelette orné de parures et dont des séries d'anneaux décorés se superposaient le long des bras. Ces bijoux sont aujourd'hui les critères de datation pour cette nécropole importante que l'on situe au début du deuxième âge du Fer, soit des VI^{e} - V^{e} siècles avant notre ère.

Ce manège va continuer pendant une dizaine d'années. Jusqu'à ce que le propriétaire du terrain dont Pascal n'était que le fermier y mette fin. C'est le pasteur Benjamin Tournier qui a l'exclusivité de la fouille jusqu'en 1870-1871. Après quoi Ernest Chantre, conservateur du Museum de Lyon, prend la suite et organise de véritables fouilles archéologiques. Barry aura uniquement pillé ce site et on ne peut que le regretter même si cette collection exceptionnelle est aujourd'hui dans le domaine public à Toulouse dont vingt-et-un objets ont été mis en dépôt contractualisé au Musée Dauphinois de Grenoble.

Conclusion

La passion de la collection l'emportait donc chez Edward Barry aussi bien sur la rigueur scientifique que sur le sens historique même s'il prétendait que chaque objet, si vernaculaire soit-il - et en ce sens il n'avait pas tort - contribuait à la connaissance de l'humanité. Rares sont les fois où ses collections ont donné lieu à une étude générale technologique ou historique. Il était reconnu comme archéologue car il s'intéressait au passé de l'humanité mais ce n'était pas un homme de terrain comme on l'entend aujourd'hui et

surtout aucune hauteur de vue ne lui permettait de sortir de l'objet pour en tirer des conclusions sur des mœurs, des pratiques, des éléments culturels ou civilisationnels. De son étude des lampes, par exemple, il ne dégage aucun caractère typologique comme on l'aurait attendu, il ne fait aucun regroupement.

Cela n'empêche pas Barry d'exposer sa collection privée dans des manifestations prestigieuses telle l'Exposition universelle de 1867. Il la présente dans plusieurs vitrines tant elle est riche. Dans la relation que le préhistorien, Gabriel de Mortillet, fait de sa visite à cette exposition dans la revue qu'il dirige alors (de Mortillet, 1867, p. 245-249), en préambule, il énonce clairement son regret de cette course à l'objet qui concernait la plupart des collectionneurs pourtant cultivés. « *L'archéologie doit devenir une science d'observation des plus précises, des plus minutieuses, des plus exactes ; rien ne doit être négligé.* » écrivait-il. Car s'agissant de trouvailles archéologiques, de fait, le ramassage dans l'optique exclusive de la collection prive tout objet de son contexte et ainsi appauvrit nos connaissances des sociétés anciennes.

Cependant grâce à sa passion, Edward Barry a enrichi les musées actuels de Toulouse, sa ville d'adoption : le Musée des Arts Précieux Paul-Dupuy, et surtout le Musée Saint-Raymond, musée d'Archéologie de Toulouse, dont les riches collections protohistoriques et romaines en bronze sont tout à fait remarquables et exceptionnelles. Plusieurs autres musées ont bénéficié de cette accumulation : le Musée du Louvre, celui de la Romanité de Nîmes, le Musée Ingres Bourdelle de Montauban, le Metropolitan Museum de New York et d'autres que nous ignorons ainsi que probablement des collectionneurs privés. Edward Barry a donc joué un rôle fondamental dans l'accroissement des collections muséales et à ce titre il mérite que sa mémoire soit honorée.

BIBLIOGRAPHIE

Barry (E.), *Souvenirs d'une collection de Province*, Toulouse, Imp. A. Chauvin, 1861.

Berdeaux-Le Brazidec M.-L. (dir.), *Les collections numismatiques du musée Ingres, Montauban (Tarn-et-Garonne)*, 2010, p. 14-19.

Catalogue des sculptures en ivoire, en bois, en marbre et terre cuite du Moyen Âge, de la Renaissance et des temps modernes, Bronzes d'art ; Orfèvrerie ; Faïences ; Verrerie ; meubles gothiques et de la Renaissance en bois sculpté, tableaux anciens correspondant à la collection de feu M. Edw^d^ Barry, de Toulouse, Hôtel Drouot, salle 1, vente des 2, 3, 4 juin 1880, par le ministère de M^tre^ Cl. Pillet, commissaire priseur.

Gatien-Arnoult (A.-F.), « Éloge de M. Edward Barry » dans *Mémoires de*

l'Académie royale des Sciences inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, (8e série, T1, deuxième semestre), Toulouse, 1879, p. 27-95.

Guillaume (P.), *Souvenir des Alpes. La Station préhistorique de Panacelle et les peuples anciens du bassin de Guillestre*, Gap, Typographie Richard, 1878, 75 p.

Jacquet (C.), « Le fonds Edward Barry au musée Saint-Raymond (Toulouse) », dans *Les collections de protohistoire dans les musées*, Actes des journées d'étude, Gap, Hautes-Alpes, 11-12 octobre 2018, éd. Tautem, 2020, p. 74-81.

Jacquet (C.), Le Brazidec (M.-L.) « Les parures de Panacelle (Peyre-Haute, , Guillestre) collection Edward Barry conservée au Musée Saint-Raymond, musée archéologique de Toulouse », dans *Nécropoles gauloises des Alpes du Sud*, sous la direction de Rouzeau (N.), éd. Tautem, 2020, p. 50-58 ;

Lebègue (A.), « Éloge de M. Barry » dans *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France, (*seconde série, T XII), 1880-1882, p. 404-406.

Mortillet (de G.), « Promenades préhistoriques à l'exposition universelle » dans *Matériaux pour l'Histoire positive et philosophique de l'Homme*, (n° 5 & 6, mai & juin 1867), Paris, 1867, p. 245-249.